



A Médan, en mars, devant l'imposant buste de l'écrivain créé par José de Charmoy.

GÉRARD MANSET

LA BÊTE HUMAINE

À l'occasion de la sortie de son nouvel album, le formidable « Je ne veux pas », l'ermite de la chanson française nous a guidés dans la maison d'Émile Zola, dans les Yvelines. Reportage.

Par Benjamin Locoge / Photo Nicolas Comment

■ Rendez-vous « devant l'église ». Depuis toujours, Gérard Manset vit dans ce coin de Paris, très pratique pour prendre la tangente. Du côté de la porte de Saint-Cloud, il promène sa longue silhouette, lunettes fumées, casquette sur la tête, « en émerveillement quotidien » devant la beauté du monde. Manset n'est pas un béni-oui-oui pour autant. De son repaire, il observe, il mesure et, quand il le veut, il défouraille. Cela a donné des disques immenses : « Matrice », en 1989, « Obok », en 2006, et des voyages

rond-point. Allons-nous quand même là où personne ne nous attend ? Là où les grilles sont fermées et où la nature a repris ses droits ? Manset déteste quand les pendules ne s'alignent pas – on le comprend aisément. Alors d'un ton sec, il décide : « On fonce chez Émile. J'y suis allé récemment, c'est les mêmes paysages que ceux de ma jeunesse. » Nous prenons donc la route de Médan, là où Émile Zola vivait et où il écrivit la plupart de ses romans. Sur le chemin, Manset refait volontiers son parcours, nous guidant au milieu de Boulogne-Billancourt, « là où étaient les studios Pathé-Marconi ». Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce temple qui vit défiler tous les grands artistes de variété et même les Rolling Stones. Manset y enregistra quelques morceaux dans les années 1970. « Mais je dois une grande partie de ma carrière à Bernard Estardy, le patron du studio CBE, qui était rue Championnet, se souvient Gérard. C'est là-bas que j'ai commencé à bricoler mes bandes. Il était toujours prêt à me suivre dans mes idées les plus folles.

MUSIQUE

Il était même plus fou que moi, c'est grâce à lui que j'ai fait "Animal on est mal" puis "La mort d'Orion".»

Plus à l'aise quand le magnéto ne tourne pas, Manset raconte une époque où il était à la fois chanteur, musicien, arrangeur et directeur artistique. « J'avais mon bureau rue Lord-Byron chez Pathé-Marconi. Ma femme y travaillait aussi, et on me confiait surtout les projets des mecs paumés, des types étranges. J'ai fait comme j'ai pu. » Tout en creusant en parallèle son propre sillon. « J'ai vite eu envie d'avoir mon studio, c'est pour cela que j'ai créé le Studio de Milan avec mon ami Jean-Paul Malek. On a tout financé nous-mêmes, on a commencé avec un 4-pistes, on a fini avec une console de compétition. Et là, j'ai enfin pu y enregistrer mes propres disques. » À la fin des années 1970, Manset comprend qu'il est temps d'être « plus accessible, d'avoir des chansons que tout le monde ou presque pouvait chanter ». La décennie 1980 sera la sienne, soutenu par la presse, qui l'adule, et un public fidèle, charmé par son ton rock, sa liberté, sa singularité. Ne donnant pas de concerts, Manset se fait rare dans les médias et ne peut compter que sur ses chansons pour séduire. « À partir de "Lumières" (1984), je suis entré dans une autre sphère », concède le capitaine Courageux.

Trente minutes suffisent depuis Paris pour rejoindre Médan. Manset est dans son élément chez Zola. Dans l'immense bureau du romancier, restauré grâce au mécénat de Pierre Bergé, Gérard imagine Émile au travail sur «Nana». Dans le jardin avec vue sur la Seine, il redevient le petit garçon aimé

par ses parents découvrant la magie de la nature et le pouvoir des mots. Il entretient un rapport compulsif à la littérature, lisant tout d'un auteur qu'il apprécie. Rousseau et Ronsard sont ses maîtres, «mais ce n'est pas parce que tu lis Rimbaud que tu es Rimbaud», rappelle celui qui est sans pitié avec son époque. «En photo, en musique, en art contemporain, on a fait le tour. Il n'y a plus rien à inventer. C'est triste, mais c'est comme ça. J'ai toujours été lucide.»

Gérard a beaucoup publié, un hommage à Bashung avec «Visage d'un dieu inca», «Les petites bottes vertes», un roman autobiographique, des contes et des nouvelles, des livres de voyage, d'autres de photographies. «J'ai cette chance immense :

« J'ai refusé beaucoup de choses de ce métier. Peut-être que je le regrette »

il suffit que j'ouvre la porte pour que les choses arrivent. C'est comme un dessin animé. Tu allumes l'écran, et d'un seul coup tu as les chevaux, tu as les carrosses, tu as les princesses, tu as les friandises, tu as les tables nappées, tu as tout. Tout est là.»

Si la musique a longtemps été son terrain d'expression favori, il a compris qu'il arrivait au bout d'un chemin. «J'ai de moins en moins de choses dans mes tiroirs. Je fais partie d'une génération d'artistes pour qui le streaming n'a pas beaucoup de sens. Et,

comme les albums séduisent de moins en moins de gens, à quoi bon continuer à en faire ? J'ai encore un disque en chantier. Mais ce sera probablement le dernier.» Il dit ça sans nostalgie. Même si, dans «Je ne veux pas», Gérard baisse un peu plus la garde que d'habitude. Il livre même d'étonnantes confessions dans «Mais qui croyez-vous que nous sommes?», un titre de dix minutes où l'homme de 80 ans dit toute sa gratitude à ceux qui l'ont aimé, envers et contre tout. «J'ai refusé beaucoup de choses

de ce métier. Notamment des émissions importantes, parce que je ne voulais pas apparaître. Peut-être que je le regrette. Je ne pouvais pas, par exemple, après avoir dit non au «Grand échiquier», accepter ensuite une émission de moindre qualité.» Il est trop tard pour refaire l'histoire. «Il ne s'agit pas de justifications, mais d'explications. Le pourquoi de la différence d'un individu qui n'est pas comme le poulet en cube d'aujourd'hui.» Sans ironie, Manset estime que chez lui «tout a été parfait. Je n'ai fait que mener une vie irréprochable. D'abord en famille puis professionnellement et artistiquement. Vraiment. Il n'y a jamais eu de concessions. Je suis l'honnête homme, au sens premier du terme», jure-t-il. Au fond de lui, même s'il tutoie Zola, Rousseau et Matisse, Manset voyage en solitaire. Définitivement. ■

« Je ne veux pas »
(Vercords),
sortie le 3 avril.

